

L'altérité : le fou et le diable

Janet M. Paterson

Volume 16, Number 1 (46), Fall 1990

Les correspondants littéraires d'Alfred DesRochers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200888ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200888ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paterson, J. M. (1990). L'altérité : le fou et le diable. *Voix et Images*, 16(1), 173–176. <https://doi.org/10.7202/200888ar>

L'altérité: le fou et le diable

par Janet M. Paterson, Université de Toronto

Il est de ces auteurs dont l'œuvre, pourtant excellente, reste, pour des raisons mystérieuses, peu connue, du moins dans les milieux universitaires, alors que d'autres se font remarquer par des comptes rendus, des articles, même des thèses. C'est le cas de deux auteurs qui ont publié, en 1989, des romans importants: Jacques Folch-Ribas, dont le très beau texte *la Chair de pierre* est discuté dans ce numéro par Pierre Hébert, et Robert Lalonde. L'œuvre de Lalonde demeure en effet un peu dans l'ombre même si elle a décroché plusieurs prix: quatre romans primés¹ alors que le cinquième, *le Diable en personne*², a été en lice pour le prix du Gouverneur général.

Ne pouvant en quelques pages analyser cinq romans, je vais m'attacher aux plus récents, *le Fou du père* et *le Diable en personne*.

Le fou du moulin

Dans *le Fou du père*, Lalonde raconte l'histoire de la tentative presque désespérée d'un fils pour communiquer avec son père. Ce thème, qui est assez rare dans la littérature québécoise — encore qu'on le retrouve dans le fils *Un zoo la nuit* —, permet d'explorer non seulement le rapport père fils mais également les questions d'identité et de marginalité.

Comment décrire l'amour d'un fils adulte pour son père sans verser dans la sentimentalité? Bien plus, comment exprimer le désespoir du père, désespoir qui frôle la folie, sans tomber dans le mélodrame? Lalonde relève magistralement ces défis tout en incorporant au récit les thèmes de la nature, de l'écriture et de l'amour de la femme.

Précisons au départ qu'il se passe peu de choses au niveau de l'intrigue. Agé d'une trentaine d'années, le narrateur va faire un séjour chez son père, qui habite dans une cabane en pleine forêt, afin de se réconcilier avec lui. Après quelques jours de chasse et de pêche, de paroles et de silences, après quelques nuits de rêves et de cauchemars, le père et le fils finiront par se rejoindre et s'aimer.

Deux pistes corollaires mènent à cette rencontre, la préparent en quelque sorte pour le lecteur et, dans une certaine mesure, en approfondissent la signification. Dès la première phrase du texte, *Pas une ride sur la rivière* (p. 9), la nature est décrite avec une telle puissance qu'une beauté primitive s'en dégage. Or, cette nature est identifiée à l'homme vieillissant du début jusqu'à la fin du roman. Le

narrateur ne cesse de parler de *sa rivière* et de *sa forêt* comme si seule la nature pouvait exprimer les forces ténébreuses d'un homme désabusé et l'union mystérieuse des êtres: *Cette nuit, c'est sa rivière qui coule et qui cascade avec nos deux corps dedans. C'est tout. C'est tout, sauf compliqué et effrayant.* (p. 148)

Par ailleurs, l'union du père et du fils est d'autant plus dramatique et significative que le récit aborde, dès le titre, la question de la folie. Pensons-y, que signifie, en réalité, le **Fou du père**? S'agit-il de la folie du père? Ou bien de l'amour fou d'un fils pour son père? Ou encore d'un fils marqué par la rage du père? Quoi qu'il en soit, une chose est certaine: la folie, la violence et la fureur sont intimement liées au drame d'amour. Car même si le narrateur reconnaît que nous portons tous en nous le *spectre du désastre*, il doit faire face à un père que les enfants appellent le *fou du moulin*. D'où la dimension tragique du roman, puisque le *fou du moulin* était dans sa jeunesse *tout un homme*:

— *Ton père, dis-y qu'y me doit rien! On a travaillé au moulin, ensemble, dans le temps. C'était tout un homme, laisse-moi te le dire.*

C'était, oui. Tout un homme. Pour ça, tout le monde était d'accord: c'était tout un homme, le fou du moulin! (p. 104)

On se croirait en pleine tragédie grecque, même si la folie du père, ou du moins sa rage, est le résultat de la mort de sa femme et de la perte de son travail au moulin.

C'est certainement un des mérites de Lalonde d'avoir su dramatiser, par le biais de la nature, un amour tour à tour terrible, cruel, doux et sensuel; un amour qui est à l'image de la forêt sauvage; un amour, enfin, béni par la mémoire d'une tendresse féminine.

L'innocence du diable

L'altérité et l'amour inhabituel, si l'on peut dire, sont aussi explorés dans le **Diable en personne**. Cette fois cependant, ils font l'objet de la quête d'un personnage secondaire qui représente incontestablement un avatar du lecteur. De quelle quête s'agit-il? Eh bien, celle de l'identité du personnage qui incarne *le diable en personne*. Certaines traces de son identité sont fournies dans un récit écrit dans un cahier d'école. Mais d'emblée surgissent plus de questions que de réponses. Qui a écrit le récit dont le début fait rêver?

Sous les chênes verts à barbe espagnole, dans une certaine Louisiane de crabes bleus où le silence est épais et ombrageux, nous irons [...] (p. 23)

Qui est cet homme qu'on appelle l'étranger? Et pourquoi sa fuite bizarre après la mort de sa femme?

Les réponses à ces questions sont progressivement données dans un récit passionnant où la structure narrative semble mimer le caractère énigmatique du personnage principal. C'est effectivement à travers une accumulation d'incidents non ordonnés dans le temps et non liés dans l'espace que, petit à petit, le lecteur peut reconstruire, en partie du moins, les figures hétérogènes de l'étranger. Car, en réalité, une seule personne incarne plusieurs personnages. Elle incarne tout d'abord un jeune Métis, nommé Warden Laforce, qui à l'âge de douze ans se sauve de sa tribu contraignante. Commencent alors la fuite, l'errance et le changement d'identité. Cinq ans plus tard, après la mort de son patron Morton Pierce, le jeune Warden, cowboy à Indian Stream, doit fuir de nouveau puisque les hommes de Wascana Creek croient qu'il est le meurtrier de Morton. Prenant le nom de Jos Pacôme, changeant de métier et de paysage, il devient un engagé de la maison chez un fermier prospère où il vivra une tragique histoire d'amour avec le jeune Florent Bazinet. La mort de Florent provoque une autre fuite, folle, désespérée. Et alors, à l'écart de la loi et hors les normes de la société, le diable en personne, alias Laurel Dumoulin, vivra en retrait d'un village avec la douce Marie-Ange.

Curieusement, toutefois, les détails sur la vie du vagabond n'arrivent pas à résoudre l'énigme du personnage. Qui est-il, au fond, cet homme aux identités hétérogènes et aux noms multiples ? Le diable en personne, comme le texte ne cesse de le répéter ? Ou plutôt un bel innocent qui vit dans les marges de la société ? À cet égard, il est intéressant de noter que, selon le témoignage de l'auteur, ce personnage mystérieux est calqué sur un personnage réel, un hors-la-loi célèbre, qui a vécu dans les cantons de l'Est, mais que personne ne semble avoir bien connu³. En tous les cas, réelle ou fictive, cette histoire, qui est remplie de suspense et de magie, oblige le lecteur non seulement à s'engager dans un récit complexe, mais à aborder la question de l'altérité : en incarnant une étrangeté angoissante, le diable en personne remet en question les valeurs sociales et la présence de certains tabous. Recherche donc par la lecture de cet autre soi-même non contraint par la société et non apprivoisé par les forces culturelles. D'où la pertinence des thèmes de l'Indien, du métissage, de l'errance et de l'amour homosexuel marqué dans ce texte par une mystérieuse innocence.

Différents au niveaux de la forme et de l'intrigue, les deux derniers romans de Lalonde abordent avec finesse les domaines de l'amour, de l'écriture (par le biais de personnages écrivains) et de la marginalité. Qui plus est, à un moment où d'aucuns se lassent des récits postmodernes illisibles, ces textes offrent un véritable plaisir de lecture, car la force de l'imaginaire, la passion secrète des mots ainsi que le thème de l'altérité — qui est de la plus grande actualité,

comme l'a démontré récemment Simon Harel⁴ — nous convient à la réflexion et à la relecture.

-
- 1 Robert Lalonde, *la Belle Épouvante*, Montréal, Quinze, et Paris, Julliard, 1981, prix Robert-Cliche; *le Dernier Été des Indiens*, Paris, Seuil, 1982, prix Jean-Macé; *Une belle journée d'avance*, Paris, Seuil, 1986, prix Paris-Québec; *le Fou du père*, Montréal, Boréal, Grand Prix de la Ville de Montréal, 1988, 152 p.
 - 2 Robert Lalonde, *le Diable en personne*, Paris, Seuil, 1989, 186 p.
 - 3 Dans une entrevue accordée à Jean Royer, *le Devoir*, 28 octobre 1989, p. D-1.
 - 4 Simon Harel, *le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, le Préambule, 1989.